

Denis GROZDANOVITCH
LE GÉNIE DE LA BÊTISE
GRASSET, Paris, 2017

Denis Grozdanovitch est un ex-joueur professionnel de tennis. Parcours pour le moins original pour un philosophe ! Mais qui lui a sans doute permis de garder les pieds bien sur terre, avec un art du placement juste. Et il y a du plaisir à lire quelqu'un qui ne cherche qu'à être clair, qui avoue caler devant des auteurs obscurs, comme Derrida, Heidegger ou Lacan entre autres, et qui nous donne quelques citations sans référence d'ouvrage et de page car ils les avaient notées sans ces précisions dans ses carnets, simplement parce qu'elles lui avaient plu. Une simplicité loin des obligations universitaires, et proches du fonctionnement de tout un chacun.

Il y a deux parties dans ce livre ; la première correspond bien au titre ; il s'agit de l'intelligence des bêtes, ce dernier mot pris à la fois au sens propre – les animaux – et au sens figuré – les humains considérés comme stupides. Et c'est cette première partie que j'ai trouvée la plus touchante et la plus convaincante, comme la narration de la relation de l'auteur, enfant, avec Valentin, le cousin simplet qui a accès à une tout autre compréhension sensible du monde.

La seconde partie, qui est le renversement du titre lui-même, explore avec maints exemples et de nombreuses citations, la bêtise, sinon du génie, du moins de l'intelligence rationnelle qui se croit supérieure. Notre auteur cède là, me semble-t-il, à une certaine facilité.

Le tout est agrémenté d'histoires juives, d'évocations de souvenirs personnels, et de citations (Valéry et Flaubert y figurent en bonne place comme on pouvait s'y attendre, avec beaucoup d'autres auteurs, connus ou moins connus). J'y ai retrouvé des écrivains que j'apprécie, comme Christopher Lash ou Jean-Claude Michéa, et un accord avec des intuitions qui ne vont pas dans le sens de la doxa actuelle d'un relativisme absolu, mais seulement contextuel. D'autres, qui auraient mérité de figurer dans cet ensemble, manquent, comme Georg Simmel ou Jacques Ellul.

Reste que si, comme beaucoup, Denis Grozdanovitch questionne la notion du progrès technique, il ne répond pas au pourquoi de son triomphe, et les auteurs qu'il cite enjolivent un peu me semble-t-il la vie au contact de la nature. Il suffit de se souvenir du film d'Alejandro Iñárritu, « *the revenant* », pour avoir une vision plus nuancée du retour à la nature, et à la vie simple que cela permet ! Toujours on nous cite en exemple David Thoreau et son « *Walden* », en oubliant qu'il n'était qu'à quelques miles de la civilisation, et que son expérience « autarcique » ne fut que de deux ans, donc assez brève finalement si on la compare à une vie entière de paysan du XIX^e siècle. Si la technologie l'emporte si volontiers, c'est sans doute qu'elle flatte à court terme, chez chacun, le goût d'économiser ses forces, celui du moindre effort. L'erreur est davantage de croire que le progrès est à la fois inéluctable, et que le confort apporté par la technique serait synonyme de sens, et de bonheur existentiel. Passer de la massue à la bombe atomique, du feu de camp à la plaque à induction, et des récoltes incertaines à l'industrialisation alimentaire ne produit pas nécessairement un progrès de l'éthique, de l'éducation, du respect de la vie et du bien commun. C'est sans doute cela la bêtise de l'intelligence : cette fierté arrogante et cette admiration naïve devant des prouesses technologiques permises par les sciences de l'intelligence rationnelle, et l'aveuglement quant à l'artificialisation dramatique des relations d'un homme coupé d'un monde qui n'est pas qu'interprétation(s).